Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 7

Artikel: La ville de Fribourg : (composition d'un élève de 5e classe primaire)
Autor: Dufey, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211929

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

avait gardé un silence prudent, constitue d'après un article formel de la loi un vice rédhibitoire au premier chef. Il le savait bien.

Quand, deux jours après, le nouveau propriétaire, sans défiance, amena la belle vache au mayen, elle se livra à son vilain jeu aux dépens du cadet des enfants qui s'était gentiment approché d'elle pour la caresser. Sans l'intervention paternelle un accident allait se produire.

Incontinent, le marchand dupé actionna le vieux Jacques devant le *tzâtelan* (juge de paix), sûr qu'il était de se faire rendre prompte justice.

Mais le rusé compère avait préparé son plan de défense. Nier la tare, ce n'était pas possible, trop de personnes avaient été les témoins des fredaines de sa vache. Il fallait s'y prendre d'une autre façon aussi machiavélique qu'inattendue.

Quand le juge lui eut exposé les griefs de l'instant, le vieux se tournant du côté de ce dernier lui dit :

— Mais pourquoi me fais-tu venir ici ? Je te l'avais bien dit que la vache battait, pourquoi l'as-tu achetée ? Si ç'avait été une vache *franche*, elle n'était pas vendable au prix que j'en ai reçu !

Et il jura sur tous les saints et saintes du paradis, que l'audacieux mensonge qu'il venait de prononcer était la pure et exacte vérité.

Juge et instant restèrent confondus et désarmés, devant l'assurance calme du vieillard, dont le mensonge était aussi évident pour le premier que pour le second, sans qu'il en pût davantage, la loi n'autorisant pas le prononcé d'un verdict sur de simples probabilités, mais exigeant la certitude que le vieux Jacques avait bien calculé impossible à établir.

M. Gabbud.

Si seulement. — Un brave paysan du Jorat est venu rendre visite à son fils, qui fait ses études à Lausanne. Le pauvre étudiant est malade... effet des fêtes de fin d'année.

Sa visite faite, le père rencontre dans la rue le docteur, qu'il questionne :

— A dire vrai, répond le médecin, le cas n'est pas grave. Mais, entre nous, il faut absolument que votre fils ait une conduite plus raisonnable. Voyez-vous, ces nuits blanches passées à « taper le carton », à boire du nouveau, à fumer comme un Turc, ça tue, à la longue. D'autant plus que votre garçon n'est pas des plus solides : le cœur est faible, les poumons délicats, les bronches, un peu atteintes... Bref ! il faut qu'il fasse attention.

— Eh ! Mossieu le docteur, si, au moins, mon fils était là ; il vous aurait *entendu « de visu ! »*.

D.

Une leçon de politesse. — C'est le titre qu'un de nos journaux du canton donne à la boutade suivante, qu'il publie sous la rubrique : « Variétés ». Nous reproduisons textuellement :

« Quelques ânons, conduits par la vieille Perrine, suivaient le vert chemin que bordent les halliers.

» Passe une troupe d'écoliers folâtres et d'humeur taquine :

« Mère aux ânes, bonjour ! » dit l'un des jeunes gens. Perrine alors répond : « Hé bonjour, mes enfants ! »

— Mais, direz-vous, elle est vieille, celle-là, vieille comme les rues.

D'accord ! Elle n'en est pas moins toujours jolie. Et ce qui est encore plus joli, c'est que notre confrère ne s'est pas aperçu que ce sont des vers. Que dirait ce bon M. Jourdain ?

Que je suis bête ! — M. *** se promenait l'autre jour place St-François, avec un ami.

— Tiens, s'écrie-t-il, soudain, regarde donc X. Il y a bien longtemps que je ne l'avais pas vu.

— C'est impossible ; il est mort.

— C'est juste ; si c'était lui, il serait en deuil.

« Les Menottes. »

Le *Conteur* est heureux de saluer une pièce toute nouvelle de son ami Georges Jaccottet. *Les Menottes*, est le titre de cette pièce ; elle a 3 actes. Elle nous sera donnée jeudi, au Grand Théâtre. Lausanne eut déjà la joie de créer, il y a deux ans, la « Défense du Foyer », du même auteur, à qui sourit justement le succès.

La nouvelle pièce du dramaturge vaudois n'a rien à voir avec les événements actuels. L'action se déroule à Vevey, en 1913.

Comment l'auteur a-t-il ainsi pu sembler se désintéresser de l'époque si profondément tragique que nous vivons, demanderez-vous ? C'est bien simple, Il a estimé, avec raison, du reste, qu'il est impossible, actuellement, de porter en toute sincérité, sur une scène de chez nous, les sujets que nous pourrait inspirer le conflit européen et sa répercussion dans notre pays. Ou bien il faudrait laisser parler son cœur et sa conscience et susciter peut-être d'inutiles et dangereuses discussions ; ou bien il faudrait voiler ses sentiments et travestir sa pensée, ce qui ôterait toute valeur à la pièce ainsi conçue et réalisée.

Voilà pourquoi M. Jaccottet a repris, en attendant, un sujet qui l'avait séduit bien avant la terrible guerre.

Dans « Les Menottes », avant tout, il y a une étude de caractère, un caractère féminin, d'apparence un peu exceptionnel, mais que l'auteur a pu observer personnellement, précieuse garantie du côté vraiment humain de l'œuvre.

Une femme est liée à un homme par un de ces amours passionnés dont rien ne peut altérer la pureté ni diminuer la ferveur. Cet amour est mis en péril par la légèreté de caractère et les défauts de celui qu'elle aime. Alors, elle cherche à le défendre, cet amour, qui est sa vie. Et pour cela elle emploie toutes les armes qui s'offrent à elle. Le triomphe récompense sa louable persistance.

L'intérêt, grandissant d'acte en acte, de cette pièce est tout dans l'originalité des moyens de défense employés par la délaissée.

Ce n'est pas une thèse qu'a voulu soutenir l'auteur. Il n'a pas davantage voulu défendre telle ou telle idée. Ce qu'il a tenté, et avec bonheur, croyons-nous, c'est de porter à la scène un curieux cas de psychologie passionnelle.

C'est jeudi prochain 17 février qu'aura lieu la première des « Menottes » auxquelles nous souhaitons de tout cœur le plus grand succès.

Si on savait ? — « Réfléchis bien à ce que tu fais », disait, l'autre jour, une vieille dame à sa bonne, dont elle avait à se plaindre ; tu oublies qu'en compensation des mauvais moments que je te fais passer, je t'assure une rente à ma mort.

— Je sais bien, fait la bonne, mais encore si on pouvait savoir quand ça arrivera, on prendrait courage !

Le front qui rit. — Un bersaglier, revenu du front, ces derniers jours, en permission, disait à quelqu'un qui lui demandait des nouvelles des Autrichiens :

« Les Autrichiens ? Dès qu'y voient nos plumes de coq, ça leur donne la chair de poule ! »

La livraison de *février* 1916 de la Bibliothèque Universelle et Revue suisse contient les articles suivants :

Emile Boutroux, de l'Académie française. Le bon sens. — F. Roger-Cornaz. Madame de Noailles et la poésie nationale. — Paul Rochat. La censure politique en Suisse. — Anthony Hope. L'Angleterre en temps de guerre. — Henri Bachelin. La guerre sur le hameau. (Seconde partie). — Paul Bonnefon. Octave Feuillet et *Le village*. — Daniel Bellet. La France et la Suisse dans leurs relations d'affaires. (Seconde et dernière partie). — R.-A. Reiss. L'espionnage. — Sam. Lévy. Salonique et la paix future.

Chroniques américaine (G. N. Tricoche). — Allemande (Antoine Guilland). — Suisse romande (Maurice Millioud). — Scientifique (Henry de Varigny). — Politique.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages. Pour tous les pays de l'Union postale : Un an, 25 fr. — Six mois, 14 fr. — Pour la Suisse, 20 fr. et 11 fr.

LA VILLE DE FRIBOURG

(*Composition d'un élève de 5e classe primaire.*)

La ville de Fribourg est divisée en deux parties : la Haute et la Basse. Moi, je suis venu au monde dans la Basse, mais maintenant je suis dans la Haute ; j'habite à la ruelle des Maçons.

La ville est partagée en quatre. A n'un bout il y a l'Auge, où il y a les Augustins pour enfermer les voleurs. Plus loin, je vois le marché des cochons et la vallée du Gottéron qui va se jeter dans la Sarine. Dans le temps, il y avait par là-bas des fabriques en abondance, mais les Bernois qui sont les ennemis de Fribourg ont tout saccagé.

A la Neuville ousque je suis né il y a une belle maison d'école et la Correction de l'autre côté. Il y a aussi le Barrage qui est une promenade et qui fait marcher l'électricité. Dans la Neuville il y a la Sarine qui coule, et les gosses vont souvent se noyer dedans surtout en hiver. Pour grimper Lorette on passe par le marché aux vaches.

Dans le quartier du Bourg il y a saint Nicolas avec sa tour et les orgues fabriquées par M. Moser. Un facteur qu'on nomme M. Wolf les a retapées l'année dernière et maintenant elles jouent très bien. Près de l'église il y a la Banque d'Etat, mais c'est pour les riches ; moi, je suis jamais été dedans. Plus en ça, à côté de chez Delley, devant les arbres, il y a le B. P. Girard qui était un grand saint et qui a beaucoup converti à Fribourg. Nous s'amusons souvent autour.

Au coin de chez Schmidt-Bauer il y a le Tilleul de Morat qui a été planté par un soldat qui est mort parce qu'il était trop essouflé. On voit toujours des gendarmes à côté pour le garder parce qu'il est très vieux et qu'on a voulu le mettre bas.

Tout près il y a encore la Police ousqui faut toujours aller payer l'impôt et la gendarmerie où l'on met les soulons au clou.

Au Varis je vois les Abattoirs où les paysans vont mener leurs vieilles vaches. Dessus il y avait les Allemands qui allaient à l'école.

Les curiosités des Places c'est les brasseries ousqu'il y a mon père qui travaille. Il y a encore un musée Marcello, les bains à Galley, le séminaire où ils se font curés, le bazar Knopf, l'Hopital et le baromètre à Yantz qui a été démonté une nuit par un vaurien, mais par bonheur le bon père Hubert l'a rapporté.

A Pérolles il y a le Teck, un moulin Grand, l'Académie et l'engrais chimique. Près de la scierie les députés parlent toujours de faire un pont mais mon père dit toujours que ceux du Bourg n'en veulent rien parce que le quartier deviendrait une seconde Basse. Il y a encore le quartier de Beauregard où il y a une grande carrière, mais c'est plein d'Italiens.

A Fribourg on parle la langue française et allemande, la religion est les ¾ catholique et le ¼ protestante.

A ceux de Fribourg on leur dit les Bolzes. Quand nous allons grapiller du bois en campagne on nous crie quelquefois : sales Bolzes ; mais nous on leur répond : Paysans.

Fribourg est une ville honnête, car il y a beaucoup de couvents. Elle amène en été beaucoup d'étrangers. Exemple : don Jaime.

Ce qui est dommage c'est qu'à Fribourg il y a point de fosse aux ours comme à Berne et point de parc aux singes comme à Neuchatel ; nous avons qu'une volière à côté de chez Dossenbach et encore elle est pas très bien garnie.

J'aime quand même bien Fribourg parce que je suis venu au monde ici et parce que je suis bourgeois. Quand on est malade on entre à l'hôpital et ça coute rien ; quand on vient vieux on peut aller se reposer et il faut rien payer non plus et en hiver quand on a rien à faire la com-

mune trouve toujours moyen de donner quelque chose à gagner.

J'ai dans l'idée de ne jamais abandonner Fribourg. C'est pas moi qui voudrais aller dans un endroit où l'on donne rien et où les riches regardent les pauvres de travers.

J'ai oublié de dire que Fribourg a été bâti il y a déjà très longtemps par un duc d'Allemagne qui allait souvent à la chasse du côté de Dirlaret. Il a très bien fait de faire cette ville parce que les seigneurs se cachaient dans les châteaux et lui faisaient beaucoup de misères. On pourrait bien lui lever une statue devant la Poste.

Nous devons être très fiers d'habiter une ville comme Fribourg.

(*Etrennes fribourgeoises, 1914.*)

(Communiqué par A. Dufey.)

Le pourquoi. — Un brave campagnard du Gros de Vaud avait dû se rendre en Angleterre pour recueillir la succession d'un parent défunt. N'ayant que fort peu voyagé, tout l'étonnait.

— Mais, dites-voi, Mossieu, fait-il un jour, au passage d'un cab, à la personne qui l'accompagnait, pourquoi le cocher de ces voitures est-y assis dernier ?

— Vous ne devinez pas ?...

— Ma fiste non.

— C'est bien simple, pourtant. C'est pour que le supérieur, qui est à l'intérieur, ne voie pas le postérieur de l'inférieur, qui est à l'extérieur !

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

8

L'EFFEUILLEUSE

Nouvelle vaudoise par HENRI RENOU

— Vous savez bien, Monsieur Antoine, que c'est la vérité ; seulement, avant de quitter la maison de votre père, je tiens à vous assurer que jamais je n'ai cherché a vous faire le moindre tort, et, d'ailleurs, comment l'aurais-je pu. Par la mémoire de ma pauvre mère, je vous jure que ma conduite a été franche et loyale.

— Eh bien ! je vous crois, Marguerite, mais mon parti est pris, ne m'arrêtez pas... Adieu, retournez à la maison où vous pourrez épouser mon père. Moi, je serai bientôt oublié.

— Moi ! épouser votre père ! Qui dit celà ?

— Tout le monde. Mon père vous aime et vous l'aimez aussi.

— Je respecte votre père, je suis reconnaissante des bontés qu'il m'a témoignées, voilà ce qui est vrai, tout le reste est faux ; d'ailleurs, vous l'avez dit, je ne suis qu'une pauvre servante, recueillie par charité.

En prononçant ces derniers mots, Marguerite ne put retenir ses larmes.

— Pardonnez-moi, ah ! pardonnez-moi, Marguerite, je vous ai fait de la peine, mais... tenez... j'étais fou quand j'ai dit cela, car, voyez-vous, loin de vous détester, je vous aimais de tout mon cœur.

— Vous m'aimiez !

— Et a présent, plus que jamais... Ecoutez, Marguerite, je retournerai à la maison, mais vous y resterez.

— Je ne sais si je dois... Je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille.

— Je comprends, vous ne pouvez me voir, reprit tristement le jeune homme.

— Ne croyez pas cela, Monsieur Antoine, je suis touchée de vos bonnes paroles, mais je ne puis oublier que je ne suis qu'une pauvre fille, et je ne peux ni ne dois répondre à votre amour.

— Et si j'étais pauvre aussi ?

— Alors, dit Marguerite, en rougissant, alors... je ne sais pas.

Un instant après, les deux jeunes gens revenaient côte à côte à la ferme Cornaz. Le silence qu'ils observaient n'était pas un indice de froideur ou de mésintelligence, car Antoine jetait à la dérobée, sur sa compagne des regards remplis d'espérance et d'amour.

XII

Les vendanges sont achevées ; les vergers sont dépouillés de leurs fruits, mais l'hiver n'est pas encore là : quelques beaux jours viennent encore réjouir la fin de l'année. Il faut en profiter : c'est ce qu'on répète un peu partout, et à la ferme Cornaz plus qu'ailleurs.

Il n'est bruit dans tout le village de Chexbres que du mariage du fils Cornaz avec la belle effeuilleuse. Chacun prétend *avoir eu vent de la chose* depuis lontemps.

— Je vous l'avais toujours dit, répète une vieille commère dont le menton cherche sans cesse à embrasser le nez. Ça ne pouvait finir autrement.

— Mais c'est du père Abram que vous parliez, la Françoise, réplique une forte luronne aux joues rouges comme des coquelicots.

— C'est bon, c'est bon, Jenny, on sait ce qu'on sait ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit clair.

A la *Croix Blanche*, les commérages entre hommes vont aussi leur train. L'oncle Samuel est accablé de questions ; mais il est trop affairé pour y répondre, car le grand jour approche, et c'est lui qui s'est chargé de l'organisation de la fête.

Le mariage d'Antoine et de Marguerite est effectivement décidé.

Abram Cornaz, au rebours de ce qui se passe en pareil cas chez les gens riches, avait accueilli avec joie la demande de son fils, touchant le mariage de celui-ci avec l'aimable effeuilleuse. Il préférait Marguerite, pauvre, laborieuse et modeste, à une personne richement dotée qui arriverait chez lui avec autant de prétentions que d'écus.

Qui fut heureux de ce dénouement ? Ce fut, outre le jeune couple, l'oncle Samuel. Sa filleule épousant Antoine, c'était mieux encore qu'il n'avait espéré ; aussi voulut-il se charger du trousseau. Son égoïsme et sa mauvaise humeur avaient disparu tout à fait. Sans être riche, l'aubergiste de la *Croix Blanche* avait, dans un tiroir secret d'une vieille *garde robe*, certaines vieux louis de Berne qui n'attendaient que le moment de rentrer dans le monde. L'oncle Samuel en employa quelques-uns à l'achat du trousseau ; il y mit de l'amour propre, et on fut unanime à trouver qu'il fit royalement les choses. Quant à Antoine, le brave garçon pensait que les magasins de Lausanne et de Vevey ne seraient jamais assez assortis au gré de ses désirs et selon les mérites de sa fiancée.

Le jour de la noce arriva enfin ; de nombreux pétards et coups de fusil l'annoncèrent à tous les environs. Devant l'église du village, une quantité de curieux attendaient le cortège de la mariée. Celui-ci parut, précédé d'une foule d'enfants. Marguerite, vêtue de blanc et la couronne de fleurs d'orangers sur la tête, attirait tous les regards ; elle donnait le bras à son parrain. Venaient ensuite Antoine et son père et un grand nombre d'invités des deux sexes.

Après la bénédiction nuptiale, le ministre adressa aux nouveaux époux une touchante et chaleureuse allocution, qui les impressionna vivement

— *Regarde-voir*, disait un des gamins qui s'était *faufilés* dans l'église

— Quoi ? lui demande un de ses compagnons.

— L'oncle Samuel qui pleure !

Au sortir de l'église, on se rendit à la *Croix Blanche*, où des chars à bancs, tout attelés, attendaient les gens de la noce.

Après une joyeuse collation, on monte en chars ; les jeunes garçons faisaient de leurs bras des dossiers pour leurs compagnes. Puis les chevaux partent au grand trot pour Vevey, où devaient avoir lieu le dîner et le bal.

Et maintenant, ami lecteur, que vous dire de plus ?... Toutes les espérances conçues par le jeune couple se sont pleinement réalisées. Antoine *rangé* et laborieux, fait le bonheur de sa femme, qui le lui rend bien. Cette dernière, toujours belle et heureuse, ne laisse pas passer un seul jour sans rendre grâces à Dieu de son bonheur. Le père Cornaz, comblé de soins et d'attentions semble rajeuni de dix ans.

Quant à l'oncle Samuel, il va toujours, suivant son expression, son petit bonhomme de train ; toutes ses câlineries, ses caresses et ses gracieusetés sont réservées à deux petits êtres blonds et roux. Ce sont les enfants de *l'Effeuilleuse*.

(Tous droits réservés.)

Fin

En serre. — Une domestique a la visite d'une de ses amies. Elle lui fait voir le salon, la terrasse, la serre, surtout, que la visiteuse trouve superbe.

C'est ici, dit la bonne de la maison, au milieu de ces belles plantes, que madame vient lire ou broder chaque matin.

— Ah ! je comprends, c'est pour ça que la pauvre femme a tant mûri ces dernières années.

Définition. — Un employé de la poste définissait ainsi la correspondance qui lui passait entre les mains :

Une femme mariée est une lettre arrivée à destination.

Une jeune fille est une lettre qui n'a pas encore été mise à la poste.

Une vieille fille est une lettre oubliée « poste restante ».

Un regret. — Cette déplorable affaire des colonels a mis plusieurs soldats de mauvaise humeur. Il y a de quoi, certes. L'un d'eux se plaignait de son sort.

— C'est bien dommage, disait-il, que, pour nous, ce ne soit pas comme à la Navigation.

— Comment ? lui demande-t-on.

— Mais oui, c'est bien simple, à la Navigation, c'est la Compagnie qui commande le capitaine et pas le capitaine qui commande la Compagnie.

Un bon tour. — Un Alsacien se vantait d'avoir joué un bon tour aux Allemands.

— Et que leur avez-vous donc fait? questionne quelqu'un.

— Eh bien ! à la gare de Colmar, j'ai demandé un billet aller et retour pour Paris !

— Et puis ?...

— Et puis, pardi ! je suis parti pour Paris... et je ne suis pas revenu !

Leçon de flûte. — Un jeune campagnard dont le père jouait de la flûte désirait fort apprendre à se servir de cet instrument. Mais les leçons qui lui donnait le flûtiste étaient vaines ; il ne progressait pas.

Un jour que son frère jouait un air qui lui plaisait fort, le jeune campagnard lui arracha brusquement la flûte des mains,

— Baille-la mé pi ! Ora ke l'é einmodhaie, sari prau la mena.

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche, 13 février, en matinée à 2 h. ¼ et en soirée à 8 h. *Les Frères Karamazow*, pièce en 5 actes de Jacques Copeau et Jean Croué tirée du célèbre roman de Dostoïevski.

Mardi, 15 février, Tournée Baret : *Le mariage de Madmoiselle Beulemans*, comédie en 3 actes de MM. Jean François Tonson et Wicheler. Le spectacle sera précédé d'une causerie de l'auteur.

Jeudi, 17 février, première représentation (création à Lausanne) de *Les Menottes*, comédie en 3 actes de M. Georges Jaccottet.

Vendredi, 18 février, spectacle lyrique *Le cœur et la main*, opérette en 3 actes, Musique de Lecocq, donnée par la troupe du Théâtre lyrique de Genève.

Kursaal. — Ce soir, samedi, le *Fil à la patte* de Feydeau, un éclat de rire.

Demain dimanche, en matinée et en soirée, ce sera *Le Voleur*, les 3 actes si passionnants de Bernstein.

Mercredi 16 février, avec les principaux artistes du Grand Théâtre de Genève, *Werther*, opéra en 4 actes et 5 tableaux de Massenet.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Julien Monnet, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.